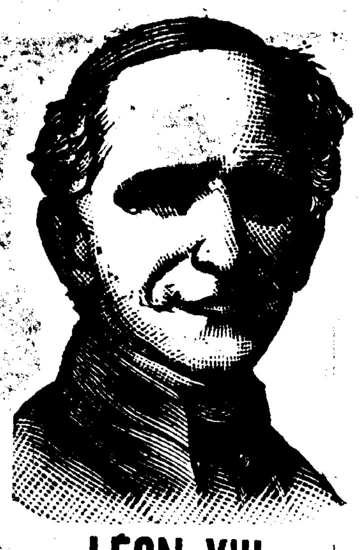

LÉON XIII

CHASSEUR ET ECOLIER.

La vie d'un Pape est intéressante dans ses moindres détails. Ainsi pense certainement M. Boyer d'Agen qui rapporte dans la *Quinzaine* quelques souvenirs d'un voyage en Italie. Il est allé à Carpinetto, patrie de Léon XIII, et, tout naturellement, il s'est entretenu du Pape avec les indigènes de la petite ville. On lui a parlé de l'enfance et de la jeunesse de celui qui est aujourd'hui un vieillard :

Nous allions prendre par une des rampes escarpées de Carpinetto, et, avant que de quitter la ville basse (*Carpineto dabballe*) pour atteindre à la haute ville (*Carpineto dammante*), où perche le *palazzo* des Pecci, nous nous arrêtâmes pour souffler dans cette espèce d'entonnoir rocheux que notre maître Hébert semble avoir copié, dans son tableau célèbre des *Cervaroles*. En détournant la tête, le syndic avisa un magnifique vieillard s'accoudant à la même borne, que mon guide salua aussitôt et qu'il me présenta, comme le plus authentique des contemporains de Léon XIII que son village possédait encore :

"…. Et, ajouta ser Galeotti, le compagnon habituel des chasses de Joacchino Pecci, dans nos montagnes. Le hasard vous favorise. Voulez-vous engager un bout de conversation avec lui ?

—A votre aise ! répondis-je !

—Ohé ! père Selvagni !…."

Le père Selvagni est un Carpinétain de vieille roche, taillé en hercule massif dans sa courte et robuste stature de frisque et guilleret vieillard, qui vivra bien cent ans dans le plein air des montagnes natales, si Léon XIII, son compatriote et son ancien compagnon de chasse, arrive aussi gaillardement aujourd'hui à sa quatre-vingt-sixième année sonnée d'hier dans les mille et un clochers jubilants de la *mal'aria* romaine. De son ancien fusil à pierre, dont il a fait changer naguère l'armature pour brûler la capsule, comme les nouveaux hommes d'aujourd'hui, le père Selvagni chasse la perdrix et le temps. Il tue l'une, à chaque coup qu'il vise ; il fait peur à l'autre à chaque coup qui part. Le soir, quand il rentre au village, son havresac est plein de pattes rouges qu'il a cassées, et de camails cendrés qu'il a perlés de quelques gouttelettes de sang. Eh bien ! si pleine que soit sa carnassière, sa tête blanche aux courts cheveux intacts l'est plus encore de souvenirs. Presque cent ans de réminiscences paysannes, où tout Carpineto revit, comme aux âges anciens. Dame ! le père Selvagni n'a plus vingt ans, pour porter sans faiblir sa nichée lourde de souvenirs ; et il s'assied, le fusil en trousselle comme un poupon sur sa nourrice, contre une borne de son pays natal, à l'orée de Carpineto, où je l'aborde et lui parle avec cette familiarité complaisante que provoque l'aïeul :

"Père Selvagni ! vous avez connu ici tout le monde, dit-on ?

—Tout le monde ou à peu près, jeune Monsieur, pour vous servir ?

—Et Léon XIII aussi ?

—Oh ! lui surtout. Appelons-le ser Nino, comme au bon temps. Moi je ne me fais plus à ce grand nom de Pape. Pourquoi m'en parlez-vous ?

—Parce que, paraît-il, il a beaucoup chassé dans sa jeunesse, en votre compagnie. Vous vous en souvenez peut-être ?

—Il y a bien longtemps de ces parties ; mais je n'en ai pas, certainement, perdu mémoire. Il y a…. oh ! il doit bien y avoir soixante ans. Mais alors il revenait des universités et des nonciatures, plus facilement qu'aujourd'hui du Vatican. L'avez-vous vu à Rome ?

—Oui.

—Comment se porte-t-il ?

Pas plus mal que vous, père Selvagni ; mais un peu plus songeur et soucieux.

—Je le lui avais bien dit. Tenez, à la même place où nous sommes, un jour que ser Nino n'avait pas plus que moi un poil de barbe au menton, nous chassions l'allouette au filet. Pour tendre une ficelle, il se penche sur le large fossé que vous voyez d'ici, et roule en bas. Je ris encore de cette chutte qu'il pratiqua, d'ailleurs, sans gravité entre les romarins et les herbes folles qui tapissaient le versant et le fond. Sans même avoir besoin d'autre aide que du bâton que je lui tendis, il remonta un peu rageur ; et, sautant sain et sauf sur la route, où nos filets restaient brisés : "Quand je serai Pape, s'écria-t-il, je ferai mettre ici un pont !" Le pont n'est pas construit encore, mais le Pape est fait. Vous voyez qu'il ne faut jamais jurer de rien. On risque de manquer à sa parole.

—Et vous chassiez beaucoup ensemble ?

—Ser Nino partit de très bonne heure pour les écoles. Il n'avait pas achevé ses sept ans quand la comtesse, sa mère, l'enmena étudier chez les Jésuites de Viterbe, avec son frère Joseph, plus âgé de trois ans. Il n'en revint que pour enterrer à Rome, peu de temps après, sa pauvre mère, qui se trouva ainsi bien avancée d'avoir travaillé, elle comtesse, comme une *contadina*, à la culture des vers à soie dans les chambres mêmes de son *palazso* pour payer, avec ce revenu, l'éducation des fils. Le colonel, leur père, fut moins sévère, et permit à ser Nino de venir passer à Carpineto les vacances du Collège Romain, où il continuerait ses études pour être prêtre, cardinal, pape, que sais-je. En attendant nous chassâmes.

—Le chevreuil ou le loup ?

—D'abord les oiseaux de vendange, au lucet, au *reccolo* ; des lacets et des filets entiers de soie, s'il vous plaît ! dont le Pape d'alors n'avait pas son pareil pour cordonner ses mules. Ser Nino y employait toutes ses économies, il n'en épargnait aucune. Aussi, quel dépit fût le nôtre un jour que, chassant sur la route aux environs du *casino* des Pecci que vous voyez là-bas sous un massif de marronniers séculaires,—plus anciens que le vieux Selvagni, ceux là vous pouvez croire !—un âne et sa muletière vinrent à passer. Comme nous nous étions écartés de la route pour battre les buissons à coups de gaules et pousser les oiseaux vers notre chasse, en reconnaissant dans la muletière qui passait la boulangère des Pecci, nous lui criâmes de loin : "Attention ! Halte-là !…." Nos cris n'y firent rient, et bêtes et femmes entrèrent trébucher dans nos mailles, les quatre fers en l'air, la personne aussi. La peste de la belle ! qui rompit ainsi nos filets et remit nos parties de chasse après le difficile raccommodage des mailles. Heureusement l'âge venait où ser Nino aurait la force de chasser au fusil, et le colonel son père lui offrit, un beau jour, la plus belle crosse nacrée et damasquinée qu'il ait certainement reçue de sa vie !

—Et votre fusil à vous, père Selvagni ?

C'est de cette époque qu'il date. Vous voyez que, moi du moins, je lui suis resté fidèle. Tel que je le retrouve encore dans mes mains, c'est le même fusil à pierre que ser Nino m'aida à acheter jadis et auquel, dans la suite, j'ai seulement fait changer la cheminée et le chien pour brûler, comme les autres, la capsule. Ainsi perfectionnée, je l'avoue, la chasse est moins rude qu'au temps où il fallait tirer cinq fois cinq bons coups, pour endommager le derrière des lièvres qui, au deuxième, frrrt !…. détalaient sans attendre la suite. Mais, quelles parties ! Debout dès l'aube, nous montions battre tous les fourrés de la Foresta, du Casino, du Castettone, et plus intrépide encore, ser Nino osait s'aventurer jusque sur les cimes alpestres de la Malaina, de la Fagetta, et même de la Semprevisa et du Capreo. Combien de fois avons-nous vu sur ces hauteurs sereines le dernier soleil du soir dorer nos pieds, tandis qu'en bas se perdait le village dans la fumée bleuâtre de ses chaumines et dans l'ombre envahissante des monts environnants ! Aujourd'hui, pour être devenu la plus haute tête du monde, il ne faut à ser Nino—que nous appelons si pompeusement Léon XIII—pas d'autre faîte que la coupole de San Pietro pour remplir d'ombre le palais qui lui sert de prison, bien avant la tombée de la nuit. Je le plains, oui !

—Savez-vous depuis quand Léon XIII manque à son pays natal ?

—Nous n'avons pas revu ser Nino dans Carpineto depuis le 30 septembre 1879, où il nous arriva, pour nous quitter le 2 novembre de la même année. Quand j'allai à son devant vers Montelanico, avec tous les chasseurs de la contrée, je peux dire que je fis brûler sur la route en son honneur ma dernière poudre joyeuse. Quand il voulut reprendre le fusil, et que je fus encore appelé pour le lui charger contre une caille qu'il manqua bel et bien, ce fut aussi sa dernière cartouche. Son fusil est resté à Carpineto. Quand on nous fait prier pour lui dans les églises, je veux bien le plaindre d'être un pape malheureux ; je ne peux pas lui pardonner de n'être plus un chasseur joyeux, comme ses camarades de jadis. Rentrez-vous avec nous dans Carpineto ?

En reprenant avec le vieux Selvagni le chemin du village, où Léon XIII manque depuis tant de jours et où il ne reviendra pas à l'heure où la nuit tombe sur le toit de ses pères et les montagnes de ses ancêtres, je regarde ce superbe vieillard content de son gibier, ce philosophe indifférent à tout autre gloire que celle qui se borne à l'horizon de son petit pays natal ; je le regarde lever, sous ses sandales de gros cuir, le même filet de poussière que tout homme soulève ici-bas, avec cette différence que c'est la poussière du Calvaire pour ceux qui ont osé franchir le Golgotha, et que c'est celle de Nazareth aux paysages tranquilles pour ceux qui n'ont jamais ambitionné d'autre ciel bleu que celui du village qui est leur berceau et qui aura leur tombe,—cet autre lit où l'on renaît pour la vie immortelle.

Un peintre—ne le nommons pas—reçoit la visite d'un marchand de tableaux.

—Que me donnez-vous de cette toile ? demanda-t-il.

—Vingt-cinq francs.

—Vous plaisantez !…. je ne meurs pas encore de faim !

Alors, le marchand :

—C'est bien ! j'attendrai !

Un promeneur à un pauvre diable qui mendie :

—Vous avez les deux bras coupés, mon ami ?

—Oui, monsieur.

—Et c'est ce qui vous oblige à tendre la main ?

Lu sur l'album d'un dentiste :

Ne vous faites jamais arracher toutes vos dents, le jour où vous vous marieriez, vous ne pourriez plus vous en mordre les doigts !

Entendu, hier, à l'Hôtel-des-Ventes, entre amis :

—Que viens-tu faire ici ?

—Acheter une cage à serins.

—Tiens ! tiens ! tu veux donc te mettre dans tes meubles ?

X…. rencontre son bottier, auquel il a oublié de payer sa facture.

—Monsieur, lui dit celui-ci voulez-vous me payer ma note ?

—Votre note ! Qui donc êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

—Vous vous trompez, monsieur, répliqua le bottier, vous me remettez toujours—au contraire.

NOTES MONDAINES

La question de l'Opéra Français étant résolue, il faudra tout mettre en œuvre pour offrir aux mondains des attractions d'un autre genre. Les réceptions et les bals qui seront très nombreux, dit-on, font présager un brillant carnaval, mais même alors, pourra-t-on se consoler d'être privé d'entendre les chefs-d'œuvre de Meyerbeer, Rossini et autres, ces admirables opéras dont la musique si belle repose l'esprit et élève l'âme !

Mme Henri Farias est arrivée, la semaine dernière, de Paris, où elle a passé l'été.

Mme W. A. Violett et Mlle L. Violett sont à l'hôtel Brunswig, à New-York.

Mme Scott McGehee qui a été un des membres les plus zélés du comité qui s'est occupé de l'Exposit'on de la Louisiane à Atlanta, et en a fait un si grand succès, est de retour à la Nouvelle Orléans.

M. et Mme Harry Howard sont arrivés de New York jeudi.

Le Gén. Dudley Avery est parti mercredi matin pour la Nouvelle Ibérie.

Le mariage du Col. J. S. Webster et de Mme T. Cofield a été célébré jeudi dernier à 5 heures en présence de quelques parents et amis. Immédiatement après la cérémonie, les nouveaux conjoints sont partis pour Atlanta où ils passeront quelques jours et se rendront ensuite en Floride. A leur retour, vers le 10 novembre, M. et Mme Webster seront heureux de recevoir leurs amis ; ils habiteront la jolie résidence coin des rues Prytanée et Philip.

M. W. T. Maginnis est actuellement à New York.

Mlle Edith Buckner sera une des débutantes de l'hiver prochain.

Mme Lutz Walb, qui réside à Atlanta, est en ce moment chez son père, M. Léon Joubert, et y passera quelques semaines.

Le jour choisi pour l'ouverture de l'Exposition de Chrysanthèmes est le 14 novembre. A cette fête qui intéresse toujours le public, les enfants auront cette année un puissant attrait, car d'eux aussi on s'est occupé, et sous les formes les plus diverses, des amusements leur seront offerts. Ils y verront un bazar lilliputhien qui contiendra des merveilles en tout genre, et les enfants de tous âges y trouveront de quoi réaliser leurs rêves les plus extravagants. Le produit de la fête s'ajoutera à la somme déjà acquise au fonds de l'anti-toxine.

M. Aleck Harris est de retour d'un charmant voyage à New York.

On annonce les fiançailles de Mme A. Moulton avec M. Henderson, de Louisville, Ky. Le mariage se fera dans le courant de l'hiver.

Mme Charles Carroll qui a fait un délicieux séjour en Europe, est arrivée la semaine dernière.

Nous aurons sous peu la bonne fortune d'entendre Paderewski, dont le nom symbolise le talent. Le célèbre pianiste donnera une série de concerts à l'Académie de Mus'que ; vu l'attrait exercé par la musique sur le public, nous ne doutons pas qu'on accourre en foule l'entendre.

Mlle Valentine Surgi a passé la semaine avec Mlle Ada Dusjean, sur sa belle plantation à St-Jean-Baptiste.

M. et Mme Charles Janvier sont à New-York en ce moment.

M. Norton Buckner et sa sœur, Mlle Minnie Buckner, sont attendus à New-York aujourd'hui. Ils arrivent d'Angleterre.

Mme Albert Dufour, qui était en visite chez sa mère, Mme Alfred Roman, va à New-York qu'ils habiteront désormais rejoindre M Dufour.

Le Dr A. et Mme de Roaldès et Mlle Laure Pandely sont arrivés à New York la semaine dernière. Ils reviennent d'Europe où ils ont beaucoup voyagé.

M. Harry R Johnson était à Atlanta ces jours derniers.

M D. Winship qui était absent depuis plusieurs mois, est de retour et habitera de nouveau la Nouvelle-Orléans.

Vendredi dernier, à midi, le mariage de Mlle Julia Brown et de M. Thomas M. Walsh a été célébré en l'église des Jésuites, à New York. En raison de l'état de la santé de Mme Walsh, la mère du marié, la cérémonie a eu lieu dans la plus stricte intimité.

Mme Samuel Delgado, qui est à New-York, sera bientôt de retour.

Le Col. et Mme Vincent étaient à bord du transatlantique qui est arrivé à New-York samedi dernier, venant d'Europe.

Mme Edgar H. Bright et Mlle Lillie Mehle sont revenues de New-York ces jours derniers.

Le mariage de Mlle Louise Dunbar et de M. Alcée G[illegible] aura lieu en janvier.

M. et Mme René Couturié sont les hôtes des demoiselles Braughn. Au retour de Mme Braughn de New York, ils habiteront leur nouvelle résidence rue N. R[illegible].

Mlle Sadie Courtenay, qui a passé plusieurs semaines à Jackson, Miss., chez sa cousine, Mme Shropsh're, y a été l'objet d'attentions sans nombre. Des fêtes ont été données en son honneur et son séjour y a été des plus agréables.

Mlle Ada Holcombe Marks est revenue de Waveland.

Une partie de chasse avait lieu à la Baie St-Louis, il y a quelques jours. Elle était composée des MM. Félix et Fernando Puig, A et Louis Lanaux, Léon Villeré, Wilfred, Ernest et Edwin Miltenberger. Il va sans dire qu'on s'y est fort amusé et que, s'il y a eu un peu de fatigue, il y a eu aussi beaucoup de plaisir.

M. et Mme William Blake sont arrivés de Waveland, où ils ont leur résidence d'été.

Mme Jules Aldigé, Jr. est à la Baie St-Louis avec sa petite famille. Elle y passera la belle saison.

Les demoiselles Hart après un séjour de quelques semaines à la Nouvelle-Orléans sont reparties pour la Passe Christian.

M. et Mme James Maury sont actuellement à New York.

M. et Mme Joseph Hardie, de New York, sont en visite chez leurs parents M. et Mme Huger.

Mme Julia Ward Howe, qui a laissé un si bon souvenir à la Nouvelle-Orléans, y reviendra très prochainement, devant prendre part à la Convention qui aura lieu au mois de novembre.

Mlle M. Samuel, qui depuis près de deux ans résidait en Europe, est arrivée à New York la semaine dernière.

Les nombreux amis de M et Mme W. C. C. Claiborne sont heureux d'apprendre qu'ils sont revenus habiter la Nouvelle-Orléans M et Mme Claiborne ont pris des appartements chez Mlle Duralde, Prytanée et Sixième, pour l'hiver.

M. et Mme B. K. Miller étaient à l'hôtel Marlborough à New York la semaine dernière.

Mercredi dernier on célébrait en l'église St-Joseph le mariage de M. Charles Muller avec Mlle Louisa Gaudet, jeune fille charmante qui portait avec beaucoup d'élégance son admirable toilette. A l'issue de la cérémonie, une très jolie fête donnée chez les parents de la mariée réunissait de nombreux amis, heureux d'offrir leurs vœux aux jeunes époux. De fort beaux cadeaux ont été reçus par M. et Mme Muller.

Mme A. Brittin et sa fille, Mlle Céleste, sont arrivées de New York la semaine dernière.

Mlle Edna Hellwege et Mlle Laura Jones feront toutes deux leur début dans la société l'hiver prochain.

Mme John T. Hardie et Mlle Fannie Hardie reviennent de New-York, où elles ont fait un séjour assez long à leur retour du Canada.

Mme A. J. Laplace et M. et Mme R. Beltran sont les hôtes de M. et Mme A. J. Laplace, à Laplace, Lne.

M. Julius Kruttschnidt partira pour San Francisco, qui devient son Home, la semaine prochaine.

Le W. F. Club qui a laissé de ses réceptions de l'hiver dernier un si agréable souvenir, se réorganise, et le désir de ceux qui en font partie est que les fêtes à venir ne le cèdent en rien à celles qui les ont précédées ; aussi, avec quelle impatience vont en être attendues les invitations !

M. et Mme George Lapeyre, qui ont fait un séjour de quelques semaines chez M. et Mme Harry Nathan, à Atlanta, en sont revenus la semaine dernière.

Le général W. Porcher Miles, arrivé vendredi d'Ascension, est descendu à l'hôtel Pickwick.

Le Rév. James Morrow, D. D., qui se rend en Californie est de passage ici avec sa femme et sa fille. Ils sont actuellement chez M. J. M. Keller, le père de Mme Morrow.

M. et Mme Charles Maurian sont attendus d'Europe ; ils arriveront au commencement de novembre et seront reçus par leur cousine, Mlle Anna Olivier, chez qui ils passeront l'hiver.

Le mariage de Mlle Consuélo Vanderbilt et du duc de Marlborough est un événement qu'on se rappellera longtemps à New York. Les cadeaux reçus par Mlle Vanderbilt représenteront, à eux seuls, une fortune, dit on.

Le duc de Marlborough, qui désirait offrir un bijou à sa fiancée, a fait venir d'Angleterre une superbe broche, mais il paraît que ce cher duc préfère emporter que laisser, car plutôt que de payer les droits imposés sur l'objet en question, il l'a tout simplement réexpédié à son château de Blenkheim où la trouvera la future duchesse à son arrivée en Angleterre.

M. et Mme A. Hincks arriveront de Covington ce soir avec leur aimable famille.

Annoncer le retour des demoiselles Hincks, c'est annoncer aussi la reprise des réceptions les plus charmantes qui soient. A partir de mercredi, ces demoiselles rouvriront leurs salons où jeunes filles et jeunes gens se rendront avec empressement, certains à l'avance de s'y beaucoup plaire.

A un journaliste :

—C'est de vous, monsieur, ce joli mot ?

—Non, madame, mais il est plus flatteur pour moi que si j'en étais l'auteur ; tout le monde me l'a attribué.

Animaux Mendiants.

La mendicité est un instinct commun aux hommes et aux animaux. Allez dans un de ces jardins zoologiques où des tribus de sauvages sont exposées à la curiosité du public en même temps que des bêtes rares venues de tous les points du globe, et vous serez frappé de l'identité des méthodes employées pour faire appel à la générosité des visiteurs. Si vous vous arrêtez devant un nègre ou un Peau-Rouge, ils vous demandent aussitôt un sou, de même que si vous regardez un zèbre ou un bison, ils accourent au golop pour solliciter un petit pain de votre munificence.

Toutefois il est à observer que dans cet art d'exploiter la bienveillance des inconnus, les bêtes l'emportent sur les hommes. Le crédit du Basuto ou du Fuégien le plus authentique ne tarde pas à s'épuiser ; le premier mouvement de curiosité une fois passé, les pièces de cinq et de dix centimes ne tombent plus dans les mains du sauvage qui a commis l'imprudence de s'initier trop vite aux secrets de la civilisation et aux beautés de la langue française, tandis que le mouflon et la girafe sont toujours sûrs de faire recette.

Cette infériorité de l'espèce humaine est facile à expliquer. La mendicité est une industrie qui s'exerce par le regard, l'attitude, le geste ; il suffit de prononcer un seul mot pour compromettre l'effet d'une pantomime qui pour être éloquente a besoin de rester muette : si les animaux obtiennent de si brillants succès dans cette profession, c'est qu'ils sont des mendiants qui ne parlent pas.

Est-ce au joueur d'orgue de Barbarie que s'adressent les libéralités des passants ? Non, ce musicien a beau faire appel à la générosité du public, les airs les plus populaires de la *Muette* et des *Huguenots* ne feront pas tomber une pièce de cinq centimes dans sa sébile s'il ne s'est pas assuré le concours d'un collaborateur habillé en général anglais. Un petit singe en uniforme rouge est pour des artistes ambulants un auxiliaire indispensable. Son œil vif et mobile à reflets humains a bien vite distingué les spectateurs dont les dispositions lui inspirent de la confiance, et quand il tend sa petite main osseuse et maigre comme celle d'un vieillard, elle ne se referme jamais vide. Ce n'est pas son maître, c'est lui seul qui excite l'intérêt de la foule.

De même le chien de l'aveugle ne se contente pas de lui servir de guide, il se comporte également comme un ami dévoué qui sollicite la charité publique en faveur d'un malheureux. A peine est-il besoin d'ajouter qu'il s'acquitte de ce rôle avec l'habileté d'un mendiant consommé. Il sait prendre l'attitude qui convient pour attirer la compassion des passants, il a un flair tout spécial pour reconnaître les personnes charitables et il dirige sur elles un regard si suppliant qu'il est impossible de refuser une obole à l'aveugle, ne fût-ce que pour ne pas laisser sans récompense le dévouement de son chien.

Ces fidèles compagnons de l'infortune sont fort intéressants à étudier quand ils font la quête au profit de leur maître ; mais s'ils méritent moins de sympathie, ils sont peut-être plus amusants à observer lorsqu'ils mendient pour leur propre compte.

Le flair des nationalités.

Il y a quelques années, vivait à Inverness un chien qui s'était rendu célèbre dans toute l'Ecosse. Pendant sa jeunesse, un vieux pauvre de profession lui avait appris l'art de faire appel à la charité des passants et était mort à l'hôpital, le laissant abandonné sur la voie publique. Resté seul en ce monde, sans protecteur et sans domicile, Tomy prit la résolution d'exercer pour lui-même l'industrie que son maître défunt lui avait enseigné.

Il portait à son cou une petite tirelire, mais ce n'était qu'un artifice destiné à appeler l'attention des personnes charitables. La boîte attachée au collier du chien ressemblait à la pancarte que les aveugles portent sur leur poitrine, elle remplaçait l'écriteau traditionnel où il est dit que les aumônes seront acceptées avec reconnaissance. Seulement Tomy ne manquait jamais de saisir entre ses dents les sous que les passants venaient déposer dans une tirelire qu'il n'aurait pas su ouvrir, et ne voulait pas avoir d'autre coffre-fort que sa bouche.

D'ailleurs, il ne thésaurisait pas ; dès qu'il avait reçu une pièce de monnaie, il se rendait en courant chez le boulanger et l'échangeait contre un petit pain qu'il mangeait séance tenante.

Les artistes les plus remarquables ne tardent pas à perdre la faveur du public lorsqu'ils ne savent pas renouveler à temps leur répertoire. Les habitants d'Invernesse, qui avaient encouragé les débuts de Tomy, se montrèrent de moins en moins généreux et le parti des gens qui n'aiment pas les chiens releva bientôt la tête. N'est-ce pas scandaleux, disaient les ennemis de la race canine, de prodiguer à un quadrupède des aumônes qui empêcheraient peut-être des créatures humaines de mourir de faim !

Les sous se faisaient rares et le malheureux Tomy, condamné à un régime de diète prolongée, était devenu un emblème vivant de la maigreur de ses recettes, lorsqu'un ingénieux expédient lui sauva la vie. Il se mit à faire la chasse aux étrangers. Si les habitants d'Inverness étaient fatigués de subventionner un mendiant à quatre pattes, dont ils connaissaient de longue date les petits tours de passe-passe, il était à prévoir qu'en revanche, les touristes, étonnés de tant d'intelligence, se montreraient plus généreux.

Tomy s'abstint de rien demander à ses compatriotes et ne s'adressa plus qu'aux voyageurs. A quel signe les reconnaissait-il ? C'est un mystère impossible à élucider. Une des collaboratrices de la *North American Review* a soutenu que l'odorat jouait dans la vie intellectuelle des chiens un rôle dont les hommes ne soupçonnent pas l'importance. Ce serait par l'intermédiaire de ce sens que la transmission des idées s'opérerait dans le cerveau de la race canine. En d'autres termes, les chiens penseraient avec le nez, et ce serait d'après les impressions produites sur cet organe que se régleraient leurs aversions et leurs sympathies. La thèse que Ouida a soutenue dans le savant recueil américain paraît assez vraisemblable et elle expliquerait comment Tomy aurait eu assez de flair pour distinguer du premier coup un étranger d'un concitoyen.

Mendicité et escroquerie.

Lorsque les journaux anglais racontent une histoire de chiens, on peut être sûr d'avance que c'est en Ecosse que l'aventure est arrivée. A première vue, on serait tenté d'attribuer cette curieuse spécialite de l'ancien royaume des Stuarts à la fécondité de l'imagination de ses habitants. Les compatriotes de Walter Scott ont l'esprit inventif et les autres sujets de la reine Victoria les accusent d'infliger, à l'occasion, de légères entorses à la vérité afin de la rendre plus ingénieuse et plus gaie.

Il n'est pourtant pas nécessaire de mettre en doute la véracité d'une nation hospitalière et aimable entre toutes pour expliquer les tours de force exécutés par les chiens écossais. Les *collies* qui sont les indispensables auxiliaires des bergers des Highlands passent à bon droit pour la plus intelligente de toutes les races canines de l'ancien et du nouveau monde.

C'est à cette espèce si bien douée qu'appartenaient Tomy, le chien mendiant d'Inverness, et son confrère Towser, dont M. William Japp a raconté les prouesses à son homonyme, M. Alexander Japp, qui a publié dans le *Cassell's Family Magazine* de si intéressantes études sur la psychologie des animaux.

Tomy, qui n'avait pas de maître, était obligé pour vivre d'exploiter la générosité des étrangers, tandis que Towser mendiait par pure gourmandise. Il appartenait à un charpentier qui lui offrait chaque jour une nourriture abondante mais négligeait de lui faire manger des gâteaux. Pour ajouter quelques friandises à son menu quotidien, ce chien trop intelligent n'hésita pas à s'adresser à la charité publique.

Il avait une si curieuse façon de s'arrêter devant les passants et et de s'asseoir sur ses pattes de derrière en tendant une de ses pattes de devant que tous les enfants de la ville d'Alyth, dans le comté de Forfar, prenait plaisir à lui mettre un sou dans la bouche pour lui faire exécuter ce manège.

Dès que le chien tenait entre ses dents la pièce de monnaie, il se rendait en toute hâte chez le boulanger afin d'acheter un biscuit. Il n'avait pas de fournisseurs attitrés, parfois même il entrait dans une épicerie, mais il savait toujours indiquer avec autant de précision que s'il avait eu l'usage de la parole le genre de friandise qui lui convenait le mieux.

Il existe, entre les divers délits prévus par les lois pénales des peuples civilisés, des affinités irrésistibles. De la mendicité à l'escroquerie la pente est glissante. Un jour un enfant, au lieu d'offrir comme de coutume un demi penny à Towser, lui mit dans la bouche un farthing, c'est-à-dire une pièce de monnaie qui vaut un peu plus de deux centimes et demi. Le chien se rendit chez le boulanger, choisit un biscuit, déposa la pièce sur le comptoir et s'enfuit à toute vitesse, sans laisser le temps de constater l'insuffisance du payement. Cette retraite précipitée ne laissait aucun doute sur la mauvaise foi du fugitif. Il avait commis un délit nettement caractérisé. C'est à cela que sert l'intelligence des chiens.

Consultations gratuites.

Les actes de dévouement accomplis par les bouledogues consolent des délits de mendicité, de vagabondage et d'escroquerie relevés à la charge des *collies* écossais. Cette fois il ne s'agit pas d'histoires arrivées en droite ligne du pays des Highlanders et légèrement suspectes à raison de leur origine. Les aventures du chien de Cosgrave sont attestées par le docteur Walter Atlee, de Lancastre.

Dans cette ville vivait, il y a quelques années, un cabaretier nommé Cosgrave. Son établissement était fréquenté par une clientèle assez peu recommandable et un jour dans une rixe, il eut le bras cassé.

A cette époque-là, M. Walter Atlee était encore étudiant en médecine et travaillait sous la direction de son père.

Ce fut lui qui donna les premiers soins au tavernier. Le traitement de la fracture fut assez long, et chaque fois que le tavernier revenait dans le cabinet de MM. Atlee père et fils, il était accompagné d'un bouledogue de grande taille dont l'aspect n'avait rien de rassurant.

FEUILLETON.

No 33 Commencé le 18 septembre 1895.

Blessée au Cœur.

PAR JULES MARY.

DEUXIÈME PARTIE.

LES MISÈRES D'UN CONDAMNÉ.

I

(Suite.)

—Comme vous y allez…… Voyons, ne vous fâchez pas…. Je ne vous ai jamais fait de mal…. Depuis un mois que je suis à la presqu'île, je ne vous ai pas adressé deux fois la parole…. Calmez-vous.

—Je ne me fâche pas. Bonsoir….

D'un ton indifférent, Jacquemin dit, en tirant sa blague :

—Vous accepterez bien une pipe de tabac, père Haudecœur ?

—Non……

—Alors, vous allez me faire croire qu'en vous soupçonnant, j'ai frappé juste, si vous prenez la mouche comme ça tout de suite……

Haudecœur réfléchit qu'en somme le surveillant avait raison.

Puisqu'il n'y avait pas de preuves contre lui, qu'importait le soupçon ?

—Soit ! dit-il….

Jacquemin tendit sa blague :

—Bourrez votre pipe !….

Haudecœur prit la blague, mais soudain, il tressaillit et malgré son sang-froid ne put s'empêcher de pâlir, à son tour.

En une seconde, une foule de pensées se heurtent dans sa tête.

Il vient de se rappeler que le matin, en se réveillant, il a voulu fumer comme il le faisait d'habitude et qu'il avait vainement cherché partout sa pipe. Elle était introuvable.

Et il avait alors réfléchi que sans aucun doute, elle était tombée de la poche du pantalon, dans sa course nocturne, pendant qu'il rampait dans les broussailles.

—J'en ferai une autre, avait-il dit.

Mais Jacquemin voulant le faire fumer, n'était-ce pas un piège tendu ?

Sa pipe n'avait-elle pas été retrouvée ?

On la connaissait. Il l'avait agrémentée de dessins, avec son couteau.

Elle portait même son nom ! En relief !!!

Si elle avait été trouvée auprès du Canaque mort, Haudecœur était perdu.

Par un effort suprême, il réussit à ne point se troubler.

Et sans témoigner de surprise, comme s'il s'en était aperçu depuis longtemps, il dit :

—Je fumerais volontiers, mais figurez-vous que j'ai perdu ma pipe avant-hier…. Ça me prive bien…. Je suis en train de m'en confectionner une autre…. Mais je tenais à la première…. Si jamais vous la retrouvez, il est facile de la reconnaître, mon nom est dessus….

—Et où l'avez-vous perdue, Haudecœur ?

—Si je savais où, j'irais la chercher…. Tout ce que je peux dire, c'est que, avant-hier, en partant pour aller reporter deux chaises au maréchal des logis de gendarmerie, je l'avais encore,… et qu'en revenant, je ne l'avais plus…. Elle sera tombée dans le trajet….

—La voici père Haudecœur…. Bourrez-là !…. Je l'ai ramassée près du chemin de ronde.

Haudecœur eut un soupire de soulagement.

Sa figure exprima une satisfaction si visible que Jacquemin s'en aperçut.

—Vous voyez, je ne suis pas aussi méchant que j'en ai l'air…. Si je vous avais dit que j'avais trouvé votre pipe auprès du Canaque assassiné, vous n'auriez pas pu le nier, probable….

Et reprenant sa blague, il s'en alla, avec son mauvais sourire.

II

Haudecœur craignit d'être inquiété, mais il se trompait.

Jacquemin avait raconté au forçat une histoire forgée de toutes pièces. Il n'avait pas vu Haudecœur sous le chemin de ronde, mais il était entré dans sa case pendant la tempête pour se mettre à l'abri, et c'est là qu'il avait surpris la lettre laissée à dessein par le fugitif. De là, les insinuations par lesquelles il avait essayé de troubler Haudecœur et de l'amener à un aveu.

Un seul détail, pourtant, était vrai. C'était sur la route transversale, non loin de l'endroit où le forçat avait été mis en joue par un soldat de l'infanterie de marine, que la pipe avait été retrouvée.

Cependant, Jacquemin était parti avec le vague soupçon que tout ce qu'il avait inventé n'était pas un mensonge.

Et à partir de ce jour-là, Haudecœur s'aperçut qu'il était l'objet d'une surveillance toute particulière.

Partout où il allait, le regard attentif du survillant, que celui-ci fût ou non de service, le suivait.

Partout les yeux bleu clair et l'éternel sourire de Jacquemin.

Haudecœur se tint tranquille et ne renouvela pas sa tentative.

De celle qui n'avait pas réussi, il lui restait toutefois une supériorité, c'est qu'il connaîtrait désormais son chemin, lorsque la première occasion se représenterait de tenter l'avanture.

Deux mois se passèrent.

Un matin, comme il sortait de sa paillotte, il vit un indigène qui s'en venait de son côté, ayant à la main un morceau de canne.

Cet indigène semblait regarder Haudecœur d'un œil singulier.

Et sans qu'il se demandât pourquoi, Haudecœur se mit à le regarder à son tour.

C'était un grand et vigoureux garçon, à la démarche souple et hardie, aux yeux noirs brillants, à peu près nu.

Il s'avança vers Haudecœur.

Au moment où l'indigène s'approcha, le forçat le vit qui glissait rapidement les yeux autour de lui comme pour s'assurer que personne ne l'observait. Il n'y avait personne, en effet. L'indigène, alors, passant si près de Haudecœur qu'il le frôla presque, murmura en français, avec le son de voix guttural qui est particulier à ces peuplades :

—Secret !

Et d'un geste indifférent, il jeta sur un tas de branches son morceau de canne à sucre qui disparut.

Puis l'indigène se perdit dans les massifs d'arbres.

Haudecœur avait parfaitement entendu.

Il avait parfaitement vu, aussi.

Mais de là à comprendre, il y avait loin.

Qu'avait voulu dire cet homme avec le mot laconique tombé de ses lèvres ? Et ce mot avait-il quelque rapport avec ce morceau de bois dont il venait sans doute en se jouant ou pour se désaltérer d'exprimer le sucre liquide ?

Poussé par la curiosité, il se dirigea vers le tas de bois.

Au moment où il y arrivait, où il allait se baisser, il entendit un léger bruit derrière lui.

C'était Jacquemin qui passait, en sifflotant, sans le regarder.

—Diable ! murmura-t-il…. Est-ce qu'il y aurait là un piège ?

Et soudain il rentra dans sa case.

Mais il suivait le surveillant du coin de l'œil.

—Un piège ? Lequel ? Dans tous les cas, puisque le piège est éventé, si tant est que je ne me trompe point, je ne m'y laisserai pas prendre.

Il alla chercher une brassée de branches.

Et il eut soin d'enlever la canne à sucre.

Chez lui, sûr de ne pas être vu, il avisa celle-ci et la considéra.

Elle ne présentait rien de particulier et ressemblait à toutes les cannes à sucre. Tout le liquide était bu.

Il allait la jeter ; il allait ne plus s'occuper de l'incident qu'il finissait par attribuer au hasard, lorsque, dans l'intérieur de la canne et tout près de l'orifice, coupé à quelques centimètres seulement au-dessus d'un nœud, il crut apercevoir un bout de papier.

Il regarda de plus près.

Il ne se trompait pas. C'était bien un papier. Il le retira.

—Secret ! avait dit le Canaque en passant.

Qui pouvait bien essayer de correspondre avec lui ?

—Il y a du Jacquemin là-dessous. Sûrement, se dit-il….. Ça sent son fruit, et s'il y avait là une proposition d'évasion, ça ne m'étonnerait pas.

Il déplia le papier, étroitement enroulé et qui eût tenu à l'aise dans un dé à coudre !

Le papier disait :

" Vous pouvez vous confier à " l'indigène qui vous remettra " cette lettre. C'est un homme " sûr. Vous avez des amis à Nouméa qui veillent sur vous et qui " sont venus de France pour vous " faire évader. La plus extrême prudence leur est commandée, afin qu'aucun soupçon " ne plane sur vous et qu'on ne " puisse deviner une entente commune. Demain matin, le Canaque qui nous est dévoné passera " devant votre case. Donnez-lui " votre réponse par le même procédé et dites-nous si nous pouvons compter sur vous."

C'était tout. Aucun autre renseignement plus précis. Aucun nom. L'écriture, toute petite,—il fallait tenir le moins de place possible,—était ferme, aisée, élégante.

—Oui, oui, murmura le pauvre Haudecœur rendu méfiant, pour sûr c'est une manigance de Jacquemin. Plus souvent !….

Il brûla canne et lettre, en haussant les épaules.

Le lendemain matin, il était pourtant sur le seuil de sa case, à l'heure dite, cœur battant, regardant au loin, sous le soleil ardent, pour tâcher de reconnaître l'indigène de la veille.

L'indigène fut exact.

Il passa, lentement, et les yeux fixés sur les yeux de Haudecœur.

—Secret ! dit-il encore en passant.

Et il s'arrêta une seconde.

—Oui, oui, mon vieux moricaud, disait Haudecœur, pour que tu ailles ensuite me moucharder à Jacquemin !

L'indigène ne comprit pas ce langage parisien, mais il parut surpris de ne rien recevoir.

Il continua son chemin, sans insister, et bientôt Haudecœur le perdit de vue.

Malgré tout, malgré ses craintes, Haudecœur se disait :

—Si, pourtant, c'était vrai ! Si j'avais un ami qui s'occupe de moi !

Et alors il resongeait à tous ceux qu'il avait laissés en France.

Mais cela lui faisait hausser les épaules.

Les pauvres diables comme lui avaient-ils des amis capables de le faire évader ? Surtout assez riches pour faire un voyage aussi coûteux ?

Hélas ! non.

—C'est des blagues de Jaquemin.

Telle était la conclusion régulière de toutes ses réflexions.

Deux jours se passèrent sans qu'il revit le Canaque.

Puis le même jeu recommença un matin.

Haudecœur reçut une seconde lettre.

Celle-ci contenait :

" Vous n'avez pas répondu. " Vous vous défiez. Vous avez raison. Nous savons que le bruit " court d'une tentative d'évasion " qui a échoué dernièrement à la " presqu'île Ducos. Les soupçons se " sont égarés sur plusieurs forçats. Votre nom a été prononcé. " Vous avez dû remarquer un redoublement de surveillance. " Nous ne sommes donc pas " surpris que votre prudence " soit mise en éveil. Cependant nous sommes vos amis. " Nous sommes prêts à vous donner la preuve que nous n'avons " pas d'autre but que de vous rendre la liberté."